Document generated on 04/23/2024 10:56 a.m.

Vie des arts

Vie des arts

Igor Mitoraj, un sculpteur intemporel
Une interview avec l'artiste

Claude Beaulieu and Christophe Pellet

Volume 32, Number 128, September–Fall 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/53917ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaulieu, C. & Pellet, C. (1987). Igor Mitoraj, un sculpteur intemporel : une interview avec l'artiste. *Vie des arts*, *32*(128), 52–55.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

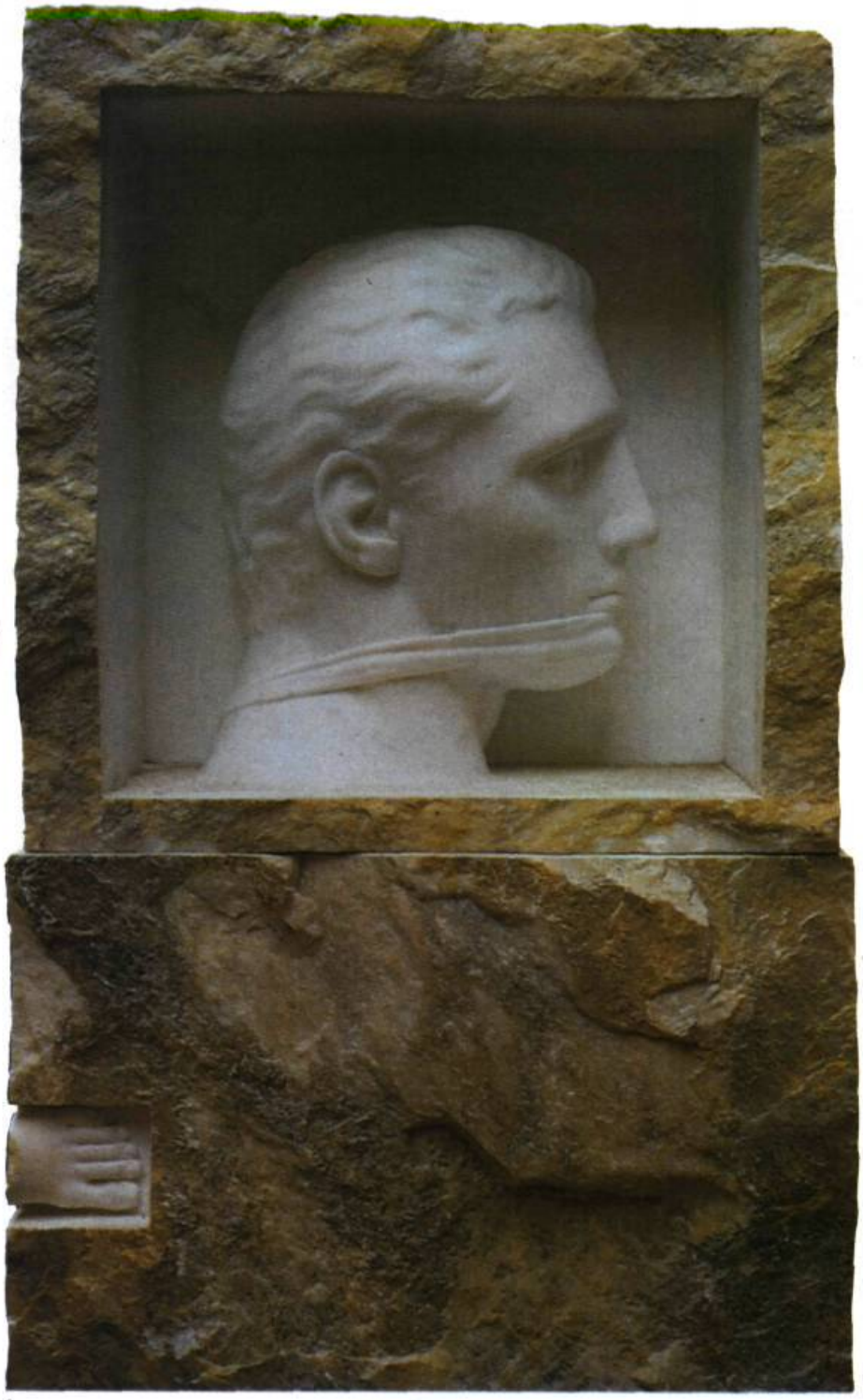
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



1

UN SCULPTEUR INTEMPOREL

Claude BEAULIEU

Igor MITORAJ, un sculpteur classique, est en dehors du temps: il n'a pas d'âge parce qu'il est sans préjugé, sans arrière-pensée. Tel *L'Homme qui marche* de Rodin, d'un pied fortement posé sur le terrain de ses aspirations, il s'arque dans une enjambée résolue vers un devenir sans limites. Avec rigueur, énergie et un talent non camouflé sous le signe de la *Bad painting*, il maîtrise son métier dans le marbre, la terre cuite et la glaise qu'il dédie au bronze.

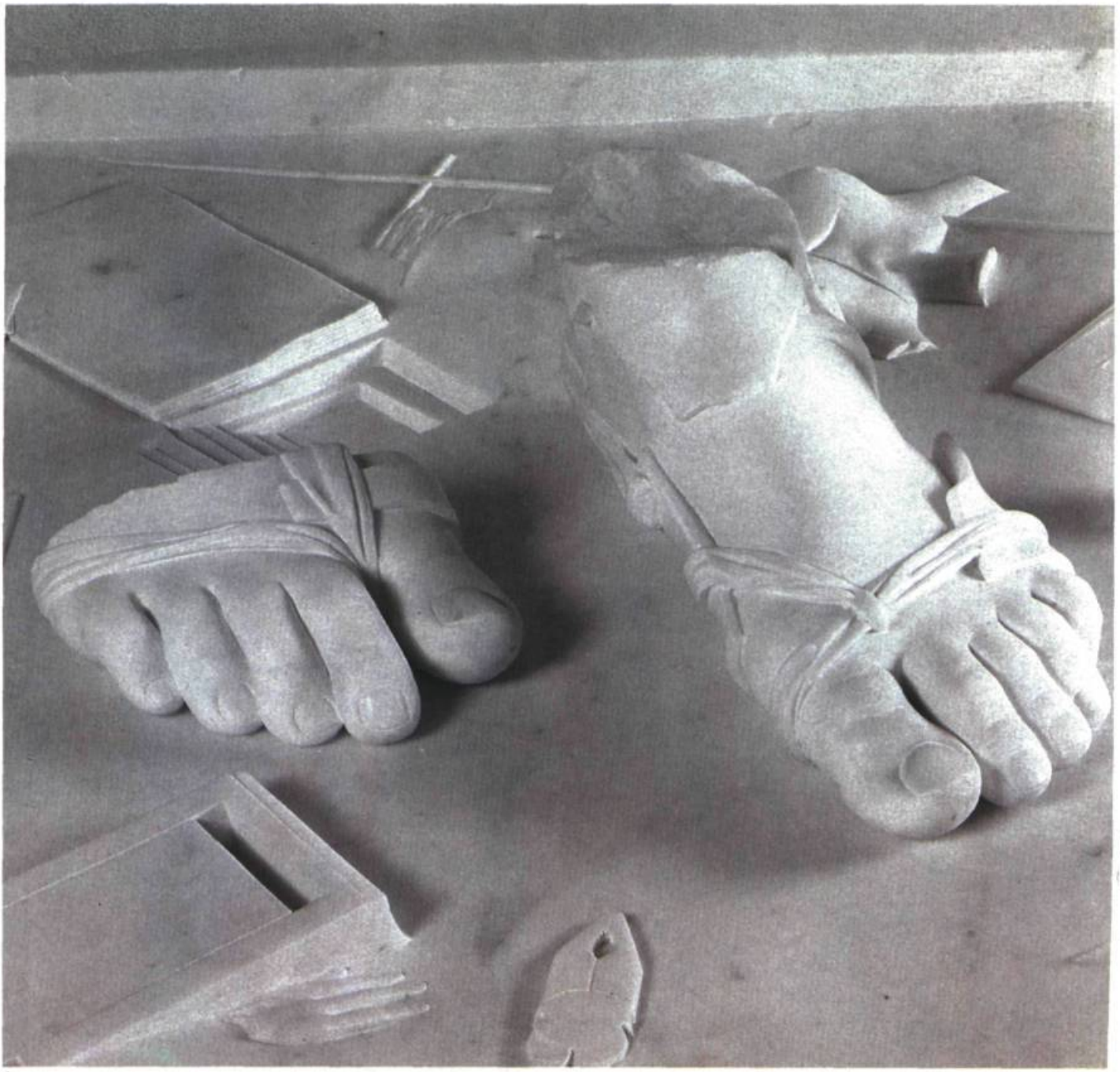
D'origine polonaise, Mitoraj se lie avec les civilisations méditerranéennes – avant tout avec Rome – par un souci commun de la réalité sensorielle. Il perçoit directement dans la nature le sujet de l'œuvre en devenir. Mais son répertoire plastique, issu de toutes les perceptions captées et assimilées depuis ses premières découvertes, traduit les préoccupations toujours actuelles des êtres réceptifs et passionnés, à la recherche d'une raison humaine de vivre. Mitoraj ne propose rien: il façonne intimement pour lui-même la pathopée par le regard ou par les chairs vibratiles qui affleurent à la peau.

Quelles sont donc les premières découvertes qui ont suscité chez Mitoraj cet attrait pour la morphologie de son œuvre? Chacun peut découvrir des signaux convergeants

1. Igor MITORAJ
Persona, 1985.
Marbre; 190 x 62 x 35 cm.

2. *Paysage archéologique*, 1981.
Marbre; 220 x 190 cm.

3. *Automne*, 1983.
Bronze; 78 x 82 x 33 cm.



2

3

perçus dans un lointain passé. A la vue de ses terres cuites, entre autres, on peut d'emblée établir un lien avec les pitoyables et angoissantes épaves des tombeaux de la Voie Appienne, les portraits romains du Fayoum ou les Étrusques, la Domina de la villa des Mystères ou la troublante expression de la statue funéraire de la voie des Tombeaux, à Pompéi...jusqu'à Fellini, particulièrement représentatif, remettant toujours en question cet au-delà qu'on cherche en vain à escamoter.

Il est évident que la recréation d'un passé antique dans notre monde actuel de plus en plus voué à l'archéologie, subit des transpositions fondamentales à travers ces parcelles infimes, rescapées des destructions de toute sorte et glanées par affinité. La matière s'anime ainsi de nouveau par la vie que lui insuffle l'artiste au moyen de signes ou de symboles catalyseurs de sa propre expression plastique. Ce répertoire, sans relation directe avec la réalité des temps révolus, nous troublent à la seule visualisation des motifs qu'il dédie à ses œuvres, immenses ou minuscules: gorgones, linceuls, graffiti, plaies et protubérances géométriques, écorchures et incrustations, comme autant de phénomènes sensoriels qui étanchent notre soif d'éternité, même si nous faisons mine de ne pas y croire.

INTERVIEW AVEC IGOR MITORAJ

Christophe PELLET

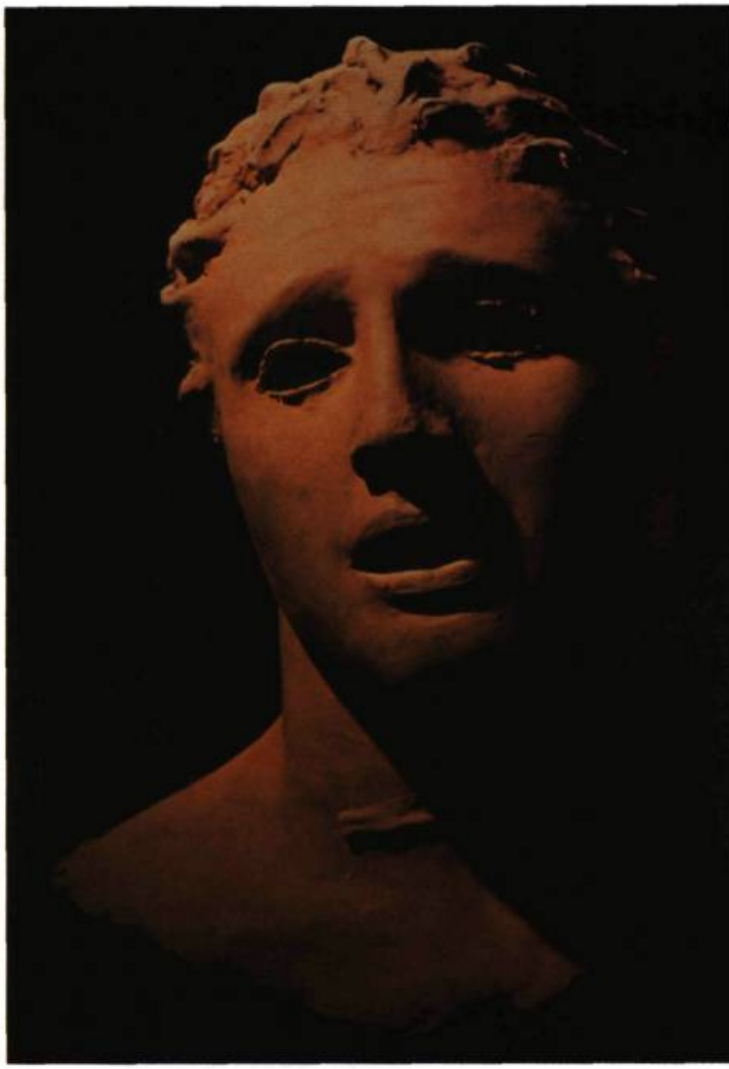
Christophe PELLET: *Qu'elle est votre formation de sculpteur?*

Igor MITORAJ: Aucune. Je suis un autodidacte. C'est la vie qui m'a amené à faire de la sculpture, l'envie de travailler les matériaux, comme le marbre de Carrare.

– Justement, quels matériaux préférez-vous?

– Au début, la terre glaise, puis le marbre et le bronze. Actuellement, je reviens à la terre cuite. J'ai toujours utilisé des matériaux tout à fait simples, naturels: la terre, le minerai, le marbre. Je n'emploierai jamais la matière plastique, par exemple.

– Volonté de respecter une ligne de conduite que sous-tendent vos figures et vos sujets, inscrits dans une dimension archéologique et humaniste...



4. *Torso alato*, 1985.
Bronze; 92 x 50 x 26 cm.

5. *Aède*, 1986.
Terre cuite; 30 x 20 x 20 cm.

6. *Buste avec la Méduse*, 1985.
Marbre; 45 x 60 x 24 cm.

7. Victoire, 1987.
Bronze.

Les photos 1, 5 et 6 sont tirées de l'album Igor MITORAJ, sculptures.
Galerie La Hune, Paris.
Les photos 2, 3 et 4 sont tirées de l'album MITORAJ.
Edition Arnoldo Mondadori, Milan.
La photo 7 est tirée du numéro 135 de la revue
FLASH ART FRANCE, Milan.

– Mais aussi cela donne un côté très classique dont je ne veux pas me départir. J'aime cette dimension minérale, proche des éléments naturels et donc, inévitablement, proche de moi-même et des autres êtres humains.

– Pourquoi cet intérêt constant pour la figure humaine?

– C'est une recherche de l'homme perdu. Une manière de retrouver une image qui s'était un peu perdue. Enfin, donner une certaine grandeur à l'homme.

– Une fonction d'humaniste donc, dans le sens où Giacometti et Moore s'intéressent à la figure humaine pour lui insuffler leur dimension personnelle, faite d'inquiétude ou de sérénité.

– Absolument. Ce n'est pas une recherche esthétique, ni une simple représentation; mes sculptures offrent des signaux qui doivent indiquer une autre voie que celle qui est inscrite dans l'image première que renvoie toute figure humaine. Ce qui m'intéresse, c'est le contenu intérieur, comment le définir, le cerner.

– D'ailleurs, vos déchirures peuvent être ressenties comme des blessures. Témoignent-elles d'une nécessité existentielle?

– Oui, elles témoignent d'un problème de survie. C'est aussi une volonté de se confronter à l'univers: il y a quelque chose de tragique à se sentir une poussière dans le cosmos. Il faut surmonter cette angoisse, lui opposer des choses fortes, solides, afin d'implanter des racines, et c'est pour cette raison que la représentation humaine touche directement les gens. C'est une présence physique qui rassure ou inquiète. Mes déchirures sont le symbole de toutes nos souffrances; elles permettent de réfléchir sur nous-mêmes.

– Quelle singification donnez-vous à vos têtes ou corps bandés? Est-ce pour accentuer le côté muet de la pierre?

– C'est un isolement: l'individu renfermé sur lui-même. S'y ajoute aussi un effet de contemplation.

– Il y a, en effet, une dimension sacrée dans votre travail.

– J'essaie de l'exprimer. Cette dimension sacrée m'intéresse en tant que personne, pas seulement en tant que sculpteur. En tant que personne, en dehors de toute matière. J'ai besoin de cela pour vivre.

– Vous renouez ainsi avec la tradition de la sculpture comme objet sacré, destiné à un autel, ou comme objet de culte. Qu'elle est la part du dessin dans l'élaboration de vos sculptures?

– C'est à part. Les rapports du dessin avec la matière à sculpter dans l'espace sont mentalement tout à fait différents. La sculpture est une chose physique, le travail sur le dessin est mental.

– Par l'aspect monumental de certaines de vos sculptures, il semble que vous vous intéressiez à une intégration dans un lieu; je pense, en particulier, au projet de La Source.

– Ce qui m'intéresse aussi est de faire un travail d'architecte. Dans mes sculptures, il y a souvent des portes, des fenêtres, des ouvertures,...un peu comme des habitations.

– Les socles aussi ont une grande importance.

– Ils concourent à une opposition de matières: le bloc devient la forme brute et poétique de la sculpture et lui confère une certaine continuité.[1].

1. Entretien réalisé à Paris, en novembre 1986.

6

7